

La Biennale / Arts vivants / International

du 24 septembre au 12 octobre

La Biennale est portée par 30 partenaires de la région toulousaine et soutenue par Toulouse Métropole, la Direction régionale des affaires culturelles - Occitanie, le Conseil Départemental de la Haute-Garonne, la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée.

27 & 28 septembre

COCK COCK... WHO'S THERE? - théâtre

Samira Elagoz

Artiste finno-égyptienne, Samira Elagoz nous emmène explorer les plateformes en ligne comme Tinder et Chatroulette et met en lumière la manipulation des corps sur ces réseaux de rencontre. "Une expérience aussi touchante que stimulante". J. Provençal, Les Inrocks

9 & 12 octobre

THE MOVEMENT OF PEOPLE WORKING - installation

Phill Niblock

présenté avec **Le GMEA, Les Abattoirs - Première en France**

25 heures de film et presque autant de musique... Une traversée hors du commun d'une œuvre construite sur les gestes du travail humain, activée à Toulouse par la musique live de musiciens invités pour l'occasion et Phil Niblock lui-même.

11 & 12 octobre

GAVRILO PRINCIP - théâtre (au **Théâtre de la Cité**)

De Warme Winkel

Ce collectif néerlandais secoue les consciences avec humour. Avec cette dernière création ils mêlent les codes du film policier, du documentaire historique et du théâtre. L'homme qui assassina presque par hasard l'héritier de l'Empire autrichien et fit basculer l'Europe dans la guerre est-il un héros national ou un terroriste ?

12 octobre

JANITOR OF LUNACY: A FILIBUSTER

Bryan Campbell

présenté avec **Le Vent des Signes et La Place de la Danse**

Cinq heures d'un discours ininterrompu, sur le modèle du filibuster (technique d'obstruction parlementaire aux USA). Une véritable performance physique et rhétorique.

Suite du programme de La Biennale sur notre site : www.theatregaronne.com



1, av du Château d'eau 31300 Toulouse
Tél. billetterie: + 33 (0)5 62 48 54 77
www.theatregaronne.com

Le théâtre Garonne est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication, Direction Régionale des Affaires Culturelles Occitanie, la Ville de Toulouse, le Conseil Départemental de la Haute-Garonne, le Conseil Région Occitanie - Pyrénées - Méditerranée



27 SEPT > 5 OCT

JE ME SOUVIENS LE CIEL EST LOIN LA TERRE AUSSI

**AURÉLIEN BORY
MLADEN MATERIC**

CRÉATION
THÉÂTRE

ve 27, sa 28 à 21h
me 2 à 19:00 / je 3 à 21h30
ve 4 à 19h30 / sa 5 à 20h30
durée 1h10

PRÉSENTÉ AVEC LE **Théâtre de la Cité**

Centre Dramatique National
Toulouse Occitanie

DANS LE CADRE DE

LA BIENNALE
Arts vivants / International

JE ME SOUVIENS LE CIEL EST LOIN LA TERRE AUSSI

conception, scénographie, mise en scène
Aurélien Bory, Mladen Materic
avec

Aurélien Bory

Haris Haka Resic

Jelena Covic

Mickael Godbille

composition musicale

Joan Cambon

création lumière

Arno Veyrat

conception technique décor

Pierre Dequivre

construction décors

Pierre Pailles

Jérémy Sanfourche

Olivier Jeannoutot

peinture

Isadora De Ratuld

accessoires

Stéphane Chipeaux-Dardé

costumes

Manuela Agnesini

régie générale et lumière

Thomas Dupeyron

régie son

Stéphane Ley

régie plateau

Mickael Godbille

Yarol Stuber-Ponsot

directrice des productions

Florence Meurisse

administrateur

Clément Séguier-Faucher

chargée de production

Justine Cailliau Konkoj

presse

Agence Plan Bey

production Compagnie 111 - Aurélien Bory

coproduction théâtre Garonne Scène européenne - Toulouse, Théâtrédelacité - CDN

Toulouse Occitanie, Théâtre-Sénart Scène nationale, Comédie de Colmar - Centre

dramatique National Grand Est Alsace, CIRCa - Pôle national cirque Auch Gers

Occitanie dans le cadre du soutien du FONDOC, Théâtre Tattoo

accueil en répétitions et résidences

théâtre Garonne Scène européenne - Toulouse, La nouvelle Digue

La Compagnie 111 - Aurélien Bory est conventionnée par la Direction Régionale

des Affaires Culturelles Occitanie / Ministère de la Culture, la Région Occitanie /

Pyrénées - Méditerranée et la Mairie de Toulouse. Elle reçoit le soutien du Conseil

Départemental de la Haute-Garonne et de l'Institut Français

Création à quatre mains, deux consciences et une multitude de souvenirs, *Je me souviens Le Ciel est loin la terre aussi* est l'histoire d'une double rencontre : celle, décisive, qui en 1994 guida la vie et l'œuvre à venir d'un jeune homme (Aurélien Bory) marqué à jamais par la découverte d'un metteur en scène (Mladen Materic, alors artiste associé à Garonne) ; et celle, fuyante, de souvenirs fantasmés mêlés à des fantômes bien réels, autant de témoins du temps qui a passé et - au vu de la brillante carrière d'Aurélien - du pouvoir créatif d'un choc esthétique. Un petit séisme à sa façon, rendu à l'époque possible par Garonne, et dont nous sommes ici heureux de pouvoir offrir une « réplique »...

"J'aimerais écrire littéralement par-dessus les traces du Ciel est loin la terre aussi, en m'attachant uniquement à la trace physique que constitue un décor. J'ai demandé à Mladen Materic de me donner ce décor pour interroger les panneaux de bois, les portes, les fenêtres, les meubles, qui sont restés pendant des années dans l'ombre d'un entrepôt, et tenter de faire émerger quelque mémoire."

Aurélien Bory

"Un spectacle, quand il ne joue pas, n'est que l'ensemble des décors, des costumes et des accessoires, entreposés, inanimés, comme morts.

Un spectacle, quand il ne joue pas, ce n'est que l'ensemble des acteurs et des techniciens dispersés dans leur propre vie et dans leurs occupations.

Rejouer un spectacle, cela signifie rétablir les rapports entre tous ces éléments."

Mladen Materic

ENTRETIEN AVEC AURÉLIEN BORY ET MLADEN MATERIC Propos recueillis par Cécile Brochard au théâtre Garonne

Il y a vingt-cinq ans, Mladen Materic créait au théâtre Garonne Le Ciel est loin la terre aussi. Un spectacle fondateur à l'époque pour le jeune Aurélien Bory, bornant le point de départ de son chemin d'artiste. Nouée autour de ce premier souvenir leur connivence artistique les amène aujourd'hui un quart de siècle après, à revisiter ensemble ce premier chapitre et à le ré-écrire. Je me souviens Le Ciel est loin la terre aussi explore les méandres de la création en empruntant les voies rémanentes du souvenir et de la mémoire. Interview complice.

Rappelez-nous cette première fois et ce qu'elle a eu de décisif...

AB : *Le Ciel est loin la terre aussi* est le premier spectacle que j'ai vu quand je suis arrivé à Toulouse, à un moment de ma vie où je venais de quitter des études scientifiques pour me diriger plutôt vers le domaine des arts sans que mon choix soit encore très fixé entre la danse, le théâtre, le cinéma où j'allais beaucoup... Ce spectacle m'a énormément plu et m'a convaincu tout de suite que j'étais en face de quelque chose d'important : d'abord c'était un théâtre d'auteur très différent formellement de ce que j'avais vu avant. C'était aussi un théâtre d'action où l'on savait exactement ce à quoi pensaient les acteurs et un théâtre très poétique qui racontait la famille, le quotidien. J'ai réalisé en le voyant que le théâtre n'était pas une forme donnée et que chacun pouvait inventer le sien.

MM : A l'époque, je créais mon deuxième spectacle à Toulouse avec le Théâtre Tattoo et je voulais partir de préoccupations personnelles, de choses qui me concernaient car en faisant cela, je pouvais espérer que ces choses parlent à d'autres. J'avais 42 ans, un âge où on se sent dans un entre-deux, où l'on n'est ni jeune ni vieux, où tout est proche et tout est loin. D'où le titre. Je voulais faire un théâtre sans les mots (les mots m'empêchent de penser), un théâtre visuel basé sur l'action et les interactions.

En quoi ce spectacle a-t-il en quelque sorte "libéré" le choix de votre parcours d'artiste, Aurélien ?

AB : Il y avait quelque chose dans ce spectacle qui s'affranchissait complètement de certaines règles tout en restant du théâtre très écrit, avec une structure dramatique forte et des moyens propres au plateau. Ça m'a donné l'idée que je pouvais trouver mon propre théâtre. J'ai eu besoin d'un temps de recul après ce spectacle, j'y ai beaucoup pensé puis on s'est finalement rencontrés et j'ai intégré la troupe du Tattoo où je me suis formé pendant deux ans. L'expérience a été libératrice parce qu'elle était basée sur un véritable échange. Mladen m'a beaucoup influencé mais il m'a surtout encouragé à faire mes propres choix. Il m'a ouvert des possibles.

MM : Depuis qu'Aurélien a créé la Cie 111 nos deux compagnies ont cheminé dans un rapport fraternel. C'est une alliance fondée sur des regards mutuels, sur le fait de se consulter réciproquement sur certains sujets. Ça nous donne envie d'être mieux qu'on ne l'est, ce qui est très stimulant (rires).

Reprendre ensemble ce premier canevas est-ce faire le voyage à l'envers ?

MM : Ça peut sembler le cas au premier abord : on prend une œuvre et on la rejoue (je dis «on» car c'est un travail en collaboration, en dialogue). Un jour j'ai dit à Aurélien qu'on avait encore le décor, les costumes et les accessoires. Or pour moi un spectacle quand il ne joue pas, c'est juste la somme des acteurs et des techniciens qui reviennent à leur vie quotidienne et un décor inanimé stocké dans un entrepôt. Alors on l'a ressorti. Rejouer un spectacle c'est remettre le son, la lumière et rétablir les rapports entre tous ces éléments. Ou en créer de nouveaux. Et c'est ce qui s'est passé : on a complètement revisité le décor d'origine. Comme un tableau dans un musée qui serait réinterprété par un peintre sauf que là on est deux, ce qui génère beaucoup d'échanges, d'interactions. C'est un spectacle sur un autre spectacle, puis ça devient un tout nouveau spectacle.

ENTRETIEN AVEC AURÉLIEN BORY ET MLADEN MATERIC Propos recueillis par Cécile Brochard au théâtre Garonne

Il y a vingt-cinq ans, Mladen Materic créait au théâtre Garonne Le Ciel est loin la terre aussi. Un spectacle fondateur à l'époque pour le jeune Aurélien Bory, bornant le point de départ de son chemin d'artiste. Nouée autour de ce premier souvenir leur connivence artistique les amène aujourd'hui un quart de siècle après, à revisiter ensemble ce premier chapitre et à le ré-écrire. Je me souviens Le Ciel est loin la terre aussi explore les méandres de la création en empruntant les voies rémanentes du souvenir et de la mémoire. Interview complice.

Rappelez-nous cette première fois et ce qu'elle a eu de décisif...

AB : *Le Ciel est loin la terre aussi* est le premier spectacle que j'ai vu quand je suis arrivé à Toulouse, à un moment de ma vie où je venais de quitter des études scientifiques pour me diriger plutôt vers le domaine des arts sans que mon choix soit encore très fixé entre la danse, le théâtre, le cinéma où j'allais beaucoup... Ce spectacle m'a énormément plu et m'a convaincu tout de suite que j'étais en face de quelque chose d'important : d'abord c'était un théâtre d'auteur très différent formellement de ce que j'avais vu avant. C'était aussi un théâtre d'action où l'on savait exactement ce à quoi pensaient les acteurs et un théâtre très poétique qui racontait la famille, le quotidien. J'ai réalisé en le voyant que le théâtre n'était pas une forme donnée et que chacun pouvait inventer le sien.

MM : A l'époque, je créais mon deuxième spectacle à Toulouse avec le Théâtre Tattoo et je voulais partir de préoccupations personnelles, de choses qui me concernaient car en faisant cela, je pouvais espérer que ces choses parlent à d'autres. J'avais 42 ans, un âge où on se sent dans un entre-deux, où l'on n'est ni jeune ni vieux, où tout est proche et tout est loin. D'où le titre. Je voulais faire un théâtre sans les mots (les mots m'empêchent de penser), un théâtre visuel basé sur l'action et les interactions.

En quoi ce spectacle a-t-il en quelque sorte "libéré" le choix de votre parcours d'artiste, Aurélien ?

AB : Il y avait quelque chose dans ce spectacle qui s'affranchissait complètement de certaines règles tout en restant du théâtre très écrit, avec une structure dramatique forte et des moyens propres au plateau. Ça m'a donné l'idée que je pouvais trouver mon propre théâtre. J'ai eu besoin d'un temps de recul après ce spectacle, j'y ai beaucoup pensé puis on s'est finalement rencontrés et j'ai intégré la troupe du Tattoo où je me suis formé pendant deux ans. L'expérience a été libératrice parce qu'elle était basée sur un véritable échange. Mladen m'a beaucoup influencé mais il m'a surtout encouragé à faire mes propres choix. Il m'a ouvert des possibles.

MM : Depuis qu'Aurélien a créé la Cie 111 nos deux compagnies ont cheminé dans un rapport fraternel. C'est une alliance fondée sur des regards mutuels, sur le fait de se consulter réciproquement sur certains sujets. Ça nous donne envie d'être mieux qu'on ne l'est, ce qui est très stimulant (rires).

Reprendre ensemble ce premier canevas est-ce faire le voyage à l'envers ?

MM : Ça peut sembler le cas au premier abord : on prend une œuvre et on la rejoue (je dis «on» car c'est un travail en collaboration, en dialogue). Un jour j'ai dit à Aurélien qu'on avait encore le décor, les costumes et les accessoires. Or pour moi un spectacle quand il ne joue pas, c'est juste la somme des acteurs et des techniciens qui reviennent à leur vie quotidienne et un décor inanimé stocké dans un entrepôt. Alors on l'a ressorti. Rejouer un spectacle c'est remettre le son, la lumière et rétablir les rapports entre tous ces éléments. Ou en créer de nouveaux. Et c'est ce qui s'est passé : on a complètement revisité le décor d'origine. Comme un tableau dans un musée qui serait réinterprété par un peintre sauf que là on est deux, ce qui génère beaucoup d'échanges, d'interactions. C'est un spectacle sur un autre spectacle, puis ça devient un tout nouveau spectacle.

C'est une façon de réinterroger votre souvenir du spectacle et d'en faire un nouveau matériau ?

AB : Oui, on est repartis des traces laissées dans nos mémoires ; les traces matérielles, ce décor qui existe physiquement, les vidéos qu'on peut revoir et les traces immatérielles dont l'impression est restée dans nos souvenirs. Dans un premier temps ça m'a amené à faire ce que je n'avais jamais fait : analyser ce spectacle et comprendre pourquoi j'avais été aussi touché. Puis au fur à mesure on a pris conscience tous les deux que c'était l'occasion de faire à nouveau, de faire autrement, de re-questionner nos mémoires respectives tout en écrivant ensemble, littéralement par-dessus les traces.

MM : Certains spectacles, quand tu les as écrits tu ne peux plus y toucher. Mais là ça fait vingt-cinq ans et c'était déjà à l'époque un spectacle sur la mémoire, sur les questions que pose l'âge, le temps qui passe, etc. Quand tu fais un spectacle sur la mémoire tout peut se ré-ouvrir, par définition.

AB : D'autre part, travailler sur un spectacle existant c'est éventuellement prendre le risque d'être gêné par le passé. Mais on a vite dépassé cela. Parce que travailler en duo c'est expliquer, travailler en équipe c'est aussi expliquer. Or personne n'a les mêmes souvenirs : quand on ouvre une chose, un nom, on découvre d'autres choses, d'autres noms surgissent. Et l'oubli même révèle d'autres apparitions.

La fidélité des souvenirs ce n'est pas l'important, car ils sont là surtout pour ouvrir d'autres espaces ?

AB : Oui, au départ on a été tentés de faire émerger de la mémoire : on a rappelé deux acteurs du spectacle original Haris Haka Resic et Jelena Covic et ils jouent dans ce décor qui peut paraître d'abord très semblable à ceux qui l'ont connu. J'ai tenu à m'impliquer aussi physiquement au plateau, pour retrouver avec eux l'endroit de départ. Mais c'était pour mieux aller ailleurs. Car ce travail de co-écriture est un processus : il nous amène à un endroit qu'on ne soupçonnait pas. C'est un processus original, mais il contient en fait le processus même de la création. Il y a un lien très fort entre mémoire et création. Chez les Grecs anciens Mnémosyne, la mémoire, était la mère de toutes les muses et elle a nommé toutes les choses. Elle était fille d'Uranos et de Gaïa, le Ciel et la Terre... qui sont dans le titre de la pièce d'origine. Tout y était déjà indiqué. Car sans mémoire, il n'y a pas d'art.

Et la question du temps, au centre du spectacle, le temps qui passe, que nous partageons tous ?

AB : Le temps c'est ce qui nous lie. Avec Mladen on avait déjà des projets ensemble, c'était très important pour nous deux et ça l'est encore plus maintenant que toutes ces années ont passé. Je me retrouve dans la situation du personnage à l'époque, un homme à la cinquantaine avec une femme, des enfants, des parents vieux, malades. Je suis à mon tour au milieu. Dans l'histoire de cette famille, il y a toujours un peu la nôtre. Et dans l'histoire de ce spectacle il y a la vie des personnes qui font ce théâtre. Et toute l'histoire du théâtre.

MM : Pour moi aussi le temps a passé, je suis vingt-cinq ans plus loin. Je suis maintenant un homme âgé comme l'était mon père à l'époque. J'avais écrit ce spectacle en partie pour lui. Et il aura fallu le temps d'une génération pour reprendre et déplacer les questions un peu plus loin : je partageais alors mes interrogations du milieu de vie, la balance entre ce qu'on a espéré et ce qu'on a eu, et ces choses qui à un moment deviennent définitives. Ce spectacle c'est un « je » partagé.

AB : Tout à fait. Le « je » au plateau fait le trait d'union entre notre vie et nos représentations. C'est tout l'enjeu derrière la question « pourquoi (re)faire ce spectacle aujourd'hui ? » : parce que ce sont des situations de l'existence et des rôles auxquels personne n'échappe. Le très précieux « Je me souviens » dans le titre est évidemment délibéré : il fait le lien entre le motif de la mémoire et la scénographie. Ce lien se verra sur le plateau et le travail du spectateur sera d'en reconnaître les traces.

C'est une façon de réinterroger votre souvenir du spectacle et d'en faire un nouveau matériau ?

AB : Oui, on est repartis des traces laissées dans nos mémoires ; les traces matérielles, ce décor qui existe physiquement, les vidéos qu'on peut revoir et les traces immatérielles dont l'impression est restée dans nos souvenirs. Dans un premier temps ça m'a amené à faire ce que je n'avais jamais fait : analyser ce spectacle et comprendre pourquoi j'avais été aussi touché. Puis au fur à mesure on a pris conscience tous les deux que c'était l'occasion de faire à nouveau, de faire autrement, de re-questionner nos mémoires respectives tout en écrivant ensemble, littéralement par-dessus les traces.

MM : Certains spectacles, quand tu les as écrits tu ne peux plus y toucher. Mais là ça fait vingt-cinq ans et c'était déjà à l'époque un spectacle sur la mémoire, sur les questions que pose l'âge, le temps qui passe, etc. Quand tu fais un spectacle sur la mémoire tout peut se ré-ouvrir, par définition.

AB : D'autre part, travailler sur un spectacle existant c'est éventuellement prendre le risque d'être gêné par le passé. Mais on a vite dépassé cela. Parce que travailler en duo c'est expliquer, travailler en équipe c'est aussi expliquer. Or personne n'a les mêmes souvenirs : quand on ouvre une chose, un nom, on découvre d'autres choses, d'autres noms surgissent. Et l'oubli même révèle d'autres apparitions.

La fidélité des souvenirs ce n'est pas l'important, car ils sont là surtout pour ouvrir d'autres espaces ?

AB : Oui, au départ on a été tentés de faire émerger de la mémoire : on a rappelé deux acteurs du spectacle original Haris Haka Resic et Jelena Covic et ils jouent dans ce décor qui peut paraître d'abord très semblable à ceux qui l'ont connu. J'ai tenu à m'impliquer aussi physiquement au plateau, pour retrouver avec eux l'endroit de départ. Mais c'était pour mieux aller ailleurs. Car ce travail de co-écriture est un processus : il nous amène à un endroit qu'on ne soupçonnait pas. C'est un processus original, mais il contient en fait le processus même de la création. Il y a un lien très fort entre mémoire et création. Chez les Grecs anciens Mnémosyne, la mémoire, était la mère de toutes les muses et elle a nommé toutes les choses. Elle était fille d'Uranos et de Gaïa, le Ciel et la Terre... qui sont dans le titre de la pièce d'origine. Tout y était déjà indiqué. Car sans mémoire, il n'y a pas d'art.

Et la question du temps, au centre du spectacle, le temps qui passe, que nous partageons tous ?

AB : Le temps c'est ce qui nous lie. Avec Mladen on avait déjà des projets ensemble, c'était très important pour nous deux et ça l'est encore plus maintenant que toutes ces années ont passé. Je me retrouve dans la situation du personnage à l'époque, un homme à la cinquantaine avec une femme, des enfants, des parents vieux, malades. Je suis à mon tour au milieu. Dans l'histoire de cette famille, il y a toujours un peu la nôtre. Et dans l'histoire de ce spectacle il y a la vie des personnes qui font ce théâtre. Et toute l'histoire du théâtre.

MM : Pour moi aussi le temps a passé, je suis vingt-cinq ans plus loin. Je suis maintenant un homme âgé comme l'était mon père à l'époque. J'avais écrit ce spectacle en partie pour lui. Et il aura fallu le temps d'une génération pour reprendre et déplacer les questions un peu plus loin : je partageais alors mes interrogations du milieu de vie, la balance entre ce qu'on a espéré et ce qu'on a eu, et ces choses qui à un moment deviennent définitives. Ce spectacle c'est un « je » partagé.

AB : Tout à fait. Le « je » au plateau fait le trait d'union entre notre vie et nos représentations. C'est tout l'enjeu derrière la question « pourquoi (re)faire ce spectacle aujourd'hui ? » : parce que ce sont des situations de l'existence et des rôles auxquels personne n'échappe. Le très précieux « Je me souviens » dans le titre est évidemment délibéré : il fait le lien entre le motif de la mémoire et la scénographie. Ce lien se verra sur le plateau et le travail du spectateur sera d'en reconnaître les traces.